

IV

Connaissez-vous la Chine, la patrie du dragon volant et des théières de porcelaine? Tout le pays est un cabinet de raretés, environné d'une immense et interminable muraille et de cent mille sentinelles tartares. Mais les oiseaux et les pensées des savants de l'Europe volent par delà, et lorsqu'ils ont tout vu à satiété, ils reviennent nous conter des merveilles de cette curieuse contrée et de ce curieux peuple. La nature avec ses apparitions grêles et contournées, ses fleurs gigantesquement fantasques, ses arbres nains, ses montagnes découpées, ses fruits voluptueusement baroques, ses oiseaux parés et bariolés, est là-bas une caricature aussi fabuleuse que l'homme avec sa tête pointue et couronnée d'une flamme chevelue, ses révérences, ses ongles démesurés, sa vieille et intelligente gravité, et sa langue enfantine composée de monosyllabes. En ce pays, la nature et l'homme ne peuvent se regarder sans rire. Mais ils ne rient pas hautement, parce qu'ils sont tous deux trop civilisés et trop polis, et pour se contenir ils font les grimaces les plus bizarres. Là, on ne trouve ni ombre ni perspective, et sur les maisons aux mille couleurs

s'élèvent l'un sur l'autre des toits tendus comme des parapluies, garnis de cloches de métal retentissant, de sorte que le vent lui-même produit un son comique et devient ridicule en passant en ce lieu.

Dans une de ces maisons à clochettes, demeurait jadis une princesse dont les petits pieds étaient encore plus petits que les pieds des autres Chinoises, dont les petits yeux obliques étaient encore plus doux et plus rêveurs que les petits yeux obliques des autres dames de l'empire céleste, et dont le petit cœur palpitant renfermait l'humeur la plus folle et les caprices les plus désordonnés. Sa joie la plus grande était de pouvoir déchirer les plus somptueuses étoffes d'or et de soie. Quand elle les entendait gémir et craquer sous ses doigts, elle se pâmait de ravissement. Enfin, quand elle eut sacrifié toute sa fortune à ce goût, lorsqu'elle eut déchiré tous ses biens et ses domaines, elle fut déclarée, de l'avis de tous les mandarins, incapable de se gouverner, reconnue pour une insensée incurable, et renfermée dans une tour ronde.

Cette princesse chinoise, le caprice personnifié, est en même temps la personnification de la muse d'un poète allemand dont on ne saurait se dispenser de parler dans une histoire de la poésie romantique. C'est la muse qui nous sourit d'un air si égaré du fond des poésies de M. Clément Brentano. Elle déchire les plus brillantes étoffes de satin, les brocards d'or les plus éclatants, et son aimable esprit de destruction, sa joyeuse et floris-

sante folie remplissent l'âme d'un ravissement funeste et d'une gaillarde angoisse. Depuis quinze ans, M. Brentano vit éloigné du monde et dans la réclusion, muré en quelque sorte dans son catholicisme; il ne lui restait plus rien de précieux à déchirer! Il a même, dit-on, déchiré les cœurs qui l'aimaient, et chacun de ses amis se plaint de quelque folle injure; mais c'est particulièrement sur lui-même et sur son talent poétique qu'il a exercé son humeur destructive.

J'appelle surtout l'attention sur une comédie de ce poète intitulée *Ponce de Léon*. Il n'est rien au monde de plus en lambeaux que cet ouvrage, autant sous le rapport des pensées que sous le rapport du langage. Mais tous ces lambeaux vivent et s'agitent joyeusement: on croit assister à un bal masqué de paroles et d'images. Tout cela bourdonne dans un charmant désordre, et la démence qui domine produit seule une certaine unité. De fous calembours courent dans toute la pièce comme de souples arlequins, et frappent de tous côtés de leurs battes légères. Quelquefois s'avance une idée sérieuse, mais elle trébuche comme le Dottore bolonais. De grandes phrases blafardes s'allongent comme un blanc pierrot avec ses manches pendantes et ses immenses boutons; on voit sautiller de petites épigrammes courbées, à courtes jambes, informes et bouffonnes comme Polichinelle; des sentiments tendres voltigent çà et là comme d'agaçantes Colombines; et tout danse, pirouette et s'élançe et caquette avec une

incroyable gaieté, que domine le son retentissant des trompettes de l'esprit de destruction.

L'œuvre la plus remarquable de ce poëte est une tragédie : la *Fondation de Prague*. Il s'y trouve des scènes où l'on se sent saisi de l'effroi mystérieux que causent les légendes séculaires. On entend frémir les sombres forêts de la Bohême, que parcourent encore les colériques divinités des Slaves ; on entend le gazouillement des rossignols païens ; mais la cime des arbres est déjà éclairée par la douce aurore du christianisme. M. Brentano a écrit aussi quelques bons récits, entre autres l'Histoire du brave Gaspard et de la belle Nanette. Lorsque la belle Nanette était encore un enfant, et comme elle était allée, avec sa grand'mère, chez le bourreau, pour lui acheter, comme fait le bas peuple en Allemagne, quelques drogues efficaces, tout à coup quelque chose remua dans l'armoire devant laquelle se trouvait la belle Nanette, et l'enfant s'écria avec effroi : « Une souris ! une souris ! » Mais le bourreau s'effraya encore davantage, devint triste comme un mort et dit à la grand'mère : « Ma chère femme, dans cette armoire est suspendu le sabre avec lequel j'exécute, et ce sabre s'agite de lui-même chaque fois que quelqu'un qui doit être décapité s'en approche. Mon sabre a soif du sang de cet enfant. Permettez que je m'en serve pour égratigner seulement un peu le cou de cette petite. Le sabre sera satisfait d'une seule goutte de ce sang, et il ne conservera pas le désir de répandre le reste. » Mais la

grand'mère ne prêta pas l'oreille à ce raisonnable avis, et elle eut plus tard à s'en repentir, lorsque la belle Nanette fut réellement décapitée par le glaive du bourreau.

M. Clément Brentano peut avoir aujourd'hui cinquante-sept ans. Il vit à Francfort dans une solitude d'ermite. Il est membre correspondant de la propagande catholique. Son nom s'est presque éteint dans ces derniers temps, et l'on ne s'en souvient que quelquefois à l'occasion des chansons populaires qu'il a publiées avec son ami Arnim. Ils ont donné tous deux, sous le titre : l'Enfant au cor merveilleux (*des Knaben Wunderhorn*), une collection de chants qu'ils ont recueillis en partie de la bouche du peuple, et en partie de feuilles volantes et de vieux bouquins. Je ne saurais trop louer ce livre ; il renferme les fleurs les plus délicates de l'esprit allemand ; et quiconque voudra connaître le peuple allemand sous un aspect aimable, que celui-là lise ce livre. Ce livre est ouvert devant moi en ce moment, et il me semble qu'il me parfume de l'odeur de nos tilleuls du Nord. Le tilleul joue en effet un grand rôle dans ces chansons ; les amants devisent le soir sous son ombrage, c'est leur arbre favori ; sans doute parce que la feuille du tilleul a la forme d'un cœur. Cette remarque fut faite un jour par un poète allemand que j'aime par-dessus tous les autres, à savoir par moi-même. Sur le frontispice du livre est un enfant qui souffle dans un cor, et quand un pauvre Allemand jeté en pays étranger con-

temple longtemps cette image, il croit entendre les sons de ce cor, qui lui sont bien connus, et il pourrait en prendre le mal du pays, comme le lansquenet suisse placé jadis en sentinelle sur un bastion de Strasbourg, qui, entendant de loin le ranz des vaches, jeta sa pique passa le Rhin à la nage, mais fut bientôt repris et fusillé comme déserteur. L'enfant au cor merveilleux a recueilli une touchante chanson à ce sujet :

Sur le rempart, à Strasbourg,
Ce fut un triste jour,
J'entendis le cor, le cor des Alpes retentir,
Alors jusqu'au pays je voulus nager, m'en aller,
Hélas ! je ne pus fuir.

A une heure dans la nuit,
Ne m'ont-ils pas arrêté,
Arrêté et conduit devant mon capitaine, en son réduit.
Ah ! mon Dieu ! dans les vagues bleues, il m'ont pêché ;
Hélas ! de moi c'est fini.

Demain matin, quand six heures sonneront,
Devant le front du régiment ils me mèneront ;
Là il me faudra demander pardon
Et recevoir ma dernière permission ;
Hélas ! je sais cela déjà.

Mes frères, me voilà,
Vous me voyez pour la dernière fois.
Le petit pâtre est cause de tout mon embarras.
C'est le cor des Alpes qui a fait tous mes chagrins,
Et je m'en plains.

Il règne un charme singulier dans cette chanson populaire. Les poètes artistes s'efforcent d'imiter ces pro-

ductions de nature, à peu près comme on fait des minéraux factices; mais, quand ils ont composé les parties intégrantes au moyen de procédés chimiques, la chose principale leur échappe encore, ils ne peuvent remplacer l'énergie sympathique de cette œuvre. Dans ces chansons, on sent les battements de cœur du peuple allemand. Là, se révèle sa mélancolique sérénité, sa folle raison; on entend les roulements de la colère allemande, les sifflements de la raillerie allemande; ici, l'amour allemand a déposé ses baisers; dans ce livre, on trouve les pleurs de la sensibilité allemande. Un savant analyste trouverait du sel et du fer dans ces pleurs! Quelle naïveté dans la fidélité de ce peuple: que de loyauté dans ses trahisons! quel honnête garçon est le pauvre Schwartenhals, quoiqu'il vole sur les grandes routes! Écoutez ce qu'il dit de lui-même:

Je vins trouver l'hôtesse dans sa maison,
Elle me demanda mon nom.
Je suis un pauvre garçon.
Qui boit et mange en toute saison.

On me mena dans une salle peinte,
Où l'on m'offrit une grande pinte.
On avait beau remplir mon verre,
Je le laissai tomber à terre.

On me mit à la place d'honneur,
Pour me traiter en grand seigneur;
Quand il fallut payer l'écot,
Rien ne sonna dans mon sarrot.

La nuit, quand je voulus aller dormir,

On me montra la grange,
 Je n'eus plus envie de rire ;
 On me traitait d'une façon étrange.

Et quand je fus dans ma cage,
 Et que je voulus faire mon nid,
 Je fus piqué par les épis
 Et par les chardons sauvages.

Le matin, en me réveillant,
 La gelée couvrait la toiture,
 Et je m'en allai en riant,
 En riant de ma mésaventure.

Je pris mon épée à la main
 Et l'attachai sur ma hanche.
 Il me fallut aller à pied,
 N'ayant pas de quoi chevaucher.

Je m'en allai bien doucement,
 Tirant le long du chemin,
 Quand vint un fils de marchand
 Qui me laissa tout son argent.

Ce pauvre Schwartenhals est un véritable caractère allemand. Il règne une grande énergie dans cette chanson ; mais celle de Marguerite mérite aussi d'être connue. C'est une fille encore que j'aime beaucoup. Hans dit à Gretel ou Marguerite :

« Mets tes beaux habits, Gretline, mets tes beaux habits,
 Allons-nous-en tous dîner ;
 Les blés sont coupés,
 Le vin est versé. »

Ah ! Hanslin, cher Hanslin,
 Restons toujours ensemble,

La semaine on travaille dans les champs,
Et les fêtes à l'auberge à boire.

Il la prit par la main,
Par sa main blanche ;
Il la mena au bout du chemin,
Jusqu'à l'auberge la plus proche.

« Hôtesse, chère hôtesse,
Donnez-nous du vin frais,
Les habits de cette Gretline,
Nous allons les dépenser. »

Marguerite se mit à pleurer,
Et son chagrin devint si gros,
Que le long de ses jones vermeilles,
Coulèrent deux blancs ruisseaux.

« Ah ! Hanslin, cher Hanslin,
Ne parle pas ainsi,
Toi avec qui en secret j'ai fui
De la ferme de mon père. »

Il la prit par la main,
Par sa main blanche,
Et il la mena au bout du chemin,
Jusqu'au plus proche jardin.

.

« Ah ! Gretline, chère Gretline,
Pourquoi pleurer si fort ?
Te repens-tu de ton courage,
Ou regrettes-tu ton honneur ? »

« Je ne me repens pas de mon courage,
Je ne regrette pas mon honneur,
Je regrette mes habits de fête,
Que l'hôtesse ne me rendra pas. »

Ce n'est pas ici la Marguerite de Goëthe, et son repentir ne fournirait pas un tableau à M. Scheffer. Ce n'est pas là un clair de lune allemand. Il se trouve dans cette chanson aussi peu de sentimentalité que dans celle où un jeune drôle demande accès près de sa maîtresse pendant la nuit, et où celle-ci répond :

« Chevauche vers cette route,
Chevauche sur cette bruyère,
D'où tu as pris ta course.
Là est une grosse pierre,
Ta tête y appuieras,
Et de duvet tu n'emporteras. »

Mais la clarté de la lune tombe à flots argentés, et scintille, de toutes parts, de cette chanson :

Si j'étais un petit oiseau,
Et si j'avais deux ailes,
Je volerais vers toi,
Mais je demeure ici,
Ne pouvant le faire.

Quand je suis loin de toi,
Le songe vers toi me ramène;
Je converse alors avec toi,
Et je ne me trouve seule
Qu'au moment du réveil.

Il n'est pas d'heure de la nuit
Où mon amour ne veille,
Et où je ne me dise mille fois
Que tu m'as donné ton âme.

« Si l'on veut savoir le nom de l'auteur, la chanson répond elle-même par ces derniers vers :

« Qui donc a inventé la jolie chansonnette ?
Sur l'eau trois oies l'ont apportée,
Trois oies, une blanche et deux grises. »

Mais d'ordinaire c'est un peuple errant, des vagabonds, des soldats, des écoliers ambulants ou des compagnons ouvriers qui ont composé ces chansons. Les compagnons surtout sont de grands poètes. Que de fois, dans mes voyages pédestres, ai-je entretenu commerce avec cette sorte de gens ! Que de fois je les ai vus, excités par une circonstance extraordinaire, improviser un morceau de poésie populaire, ou le siffler en plein air ! Les petits oiseaux perchés sur les branches des arbres l'écoutaient attentivement ; et, quand passait par là un autre compagnon, le havresac au dos et le bâton à la main, les oiseaux lui gazouillaient ce chant aux oreilles ; il chantonnait alors les vers qui manquaient, et la chanson se trouvait finie. Les paroles tombent du ciel sur les lèvres de ces compagnons ; ils n'ont qu'à les prononcer, et elles sont plus poétiques que toutes les belles phrases que nous déterrons du fond de notre cerveau. Le caractère des compagnons ouvriers allemands respire dans ces chants populaires ; c'est une remarquable race d'hommes qui, sans le sou dans leur poche, parcourent l'Allemagne dans tous les sens, candides, joyeux et libres. D'ordinaire, je les trouvais trois en-

semble dans leurs pèlerinages. Dans ces trois camarades, il y avait toujours un raisonneur qui discutait de bonne humeur sur tout ce qui se rencontrait, sur chaque oiseau qui traversait les airs, sur chaque cavalier qui passait ; et, quand ils arrivaient dans une laide contrée, couverte de huttes misérables, habitée par une population mendicante et déguenillée, le raisonneur disait ironiquement : « Le bon Dieu a fait le monde en six jours ; mais il y « paraît, car il reste encore beaucoup à faire. » Le second compagnon n'interrompt l'autre que rarement, et par quelques remarques furieuses. Il ne peut dire une parole sans jurer ; il maudit avec colère tous les maîtres chez qui il a travaillé, et son refrain banal est qu'il se repent de n'avoir pas laissé en souvenir une volée de coups à l'hôtesse d'Halberstadt, qui lui apportait journellement la choucroute. A ce mot de Halberstadt, sou-pire du fond de son âme le troisième compagnon ; c'est le plus jeune. Il entreprend sa première tournée dans le monde ; il pense toujours à sa gentille bonne amie aux yeux noirs, laisse tomber sa tête sur son sein, et ne prononce pas une parole.

L'Enfant au cor merveilleux est un monument bien remarquable de notre littérature. Ce livre a exercé une trop noble influence sur les lyriques de l'école romantique, particulièrement sur notre excellent M. Uhland, pour le passer sous silence ; ce livre et le poème des Nibelungen jouèrent un grand rôle dans cette période. Il faut donc aussi mentionner ce dernier ouvrage.

Longtemps il ne fut question d'autre chose, chez nous, que du livre des Nibelungen; et les philologues classiques ne furent pas peu scandalisés d'entendre comparer cette épopée à l'Iliade, et même de voir s'élever une discussion pour savoir laquelle de ces deux œuvres est la plus excellente. Le public ressemblait assez, dans cette circonstance, à ces enfants à qui on demande sérieusement: « Aimes-tu mieux un cheval ou des confitures? » Toutefois, ce chant des Nibelungen est d'une haute puissance; il est difficile qu'un Français puisse s'en faire une idée. Le langage dans lequel il est composé lui serait encore plus inintelligible. C'est une langue de pierre, et les vers sont des blocs rimés. Ça et là, entre les interstices, s'élèvent de belles fleurs, rouges comme des gouttes de sang, ou s'échappe le lierre rampant, semblable à de longues lames vertes. De ces passions de géants qui s'agitent dans cette épopée, vous pouvez encore moins vous faire une idée, bons gens civilisés et polis que vous êtes! Figurez-vous une claire nuit d'été, les étoiles pâles comme l'argent, grandes comme le soleil, étincelant sur un ciel bleu, tous les dômes gothiques de l'Europe semblent s'être donné rendez-vous dans une vaste plaine; et, parmi cette foule de colosses, viendraient paisiblement le moutier de Strasbourg, le dôme de Cologne, le clocher de Florence, la cathédrale de Rouen, la flèche d'Amiens et l'église de Milan, qui s'attrouperaient autour de la belle Notre-Dame de Paris, et lui feraient galamment la cour. Il est

vrai que leur démarche est un peu lourde, que quelques-uns s'y prennent gauchement, et qu'on est quelquefois tenté de rire de leurs transports amoureux; mais ce ricanelement cesse dès qu'on les voit entrer en fureur, se ruer les uns sur les autres, quand Notre-Dame de Paris élève avec désespoir ses deux bras de pierre vers le ciel, saisit tout à coup un glaive, et abat la tête du plus grand de tous ces dômes. Mais non, vous ne pourriez encore vous faire une idée des principaux personnages du chant des Nibelungen; il n'est pas de tour aussi haute, pas de pierre aussi dure que le féroce Hagen et la vindicative Chrimhilde.

Mais qui a composé ce poëme? On sait aussi peu le nom de l'auteur des *Nibelungen* que le nom de l'auteur des chants populaires. Chose singulière! on ignore presque toujours le créateur des livres les plus admirables, des poëmes, des édifices et des plus nobles monuments de l'art. Comment se nommait l'architecte qui imagina le dôme de Cologne? Qui a peint sous ce dôme le tableau d'autel où la ravissante mère de Dieu et les trois rois sont si admirablement représentés? Qui a composé ce livre de Job qui a consolé tant de races d'hommes souffrantes? Les hommes n'oublient que trop facilement les noms de leurs bienfaiteurs; les noms des bons et nobles qui ont travaillé pour le bonheur de leurs concitoyens se trouvent rarement dans la bouche des peuples; leur épaisse mémoire ne conserve que les noms de leurs oppresseurs et de leurs cruels héros de guerres.

L'arbre oublie le silencieux jardinier qui l'a préservé du froid, arrosé dans la sécheresse, qui l'a protégé contre les bêtes malfaisantes; mais il conserve fidèlement les noms qu'on grave sur son écorce avec un acier tranchant, et il les transmet aux races futures en caractères toujours grandissants.

